Les Inédits d'Henry Deyglun : *Prologue à la guerre*

Henry Deyglun

Number 1, 1985

Dossier Henry Deyglun

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041023ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041023ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Deyglun, H. (1985). Les Inédits d'Henry Deyglun : *Prologue à la guerre*. *L'Annuaire théâtral*, (1), 94–109. <https://doi.org/10.7202/041023ar>

PROLOGUE À LA GUERRE

Ce radiothéâtre montre bien l'intérêt d'Henry Deyglun pour l'actualité. Avant même la guerre 39-45, il traite de ce sujet qui le préoccupe intensément dans son écriture. Ce thème que les auteurs de radioroman ont souvent mis en scène avec émotion est cher à Deyglun qui par ses origines européennes est doublement touché par les conflits internationaux. Malgré les indications scéniques, cette pièce a été jouée à la radio en 1936 ou 1937.

Essai en vers, en un acte, traitant de l'événement historique du 7 mars 1936: "L'invasion par les troupes Hitlériennes de la zone démilitarisée du Rhin" et des réactions que produisit cet événement chez des individus aux conceptions diverses.

Bernard.- (offrant des liqueurs) Tenez, mon cher Siegfried, goûtez à cette fine.

Karl.- Merci, mon cher Bernard.

Bernard.- Je t'en verse, Francine?

Francine.- (triste et puis refuse) Non, merci grand-papa!

Claire.- (douce) Francine?

Francine (distraite)grand'maman?

Claire.- (tendrement) Ne sois donc pas si triste en ce jour de printemps.

Francine.- Nous sommes en hiver, grand'maman.

Claire.- OUI! peut-être
Mais viens voir le printemps; regarde à la fenêtre.

Francine.- (de loin) Oui! Il fait un beau soleil, c'est vrai.

Siegfried.- (bas) Mon cher ami
Max ne vous a rien dit? N'avez-vous pas surpris
Avant qu'il ne partît quelque chose de louche?
Ne devinez-vous pas?

Bernard.- Son silence farouche
Cachait il se peut bien... des préoccupations.
J'ai fait jusques ici mille suppositions
Mais aucune vraiment n'éclaircit ce mystère.

Karl.- Partir ainsi, sans même prévenir son père!

Bernard.- Francine qu'il aimait, je crois, de tout son coeur
N'en sait pas plus que nous.

Karl.- Mon ami, j'ai bien peur
Qu'il ait été l'objet de quelque représaille.
Nous sommes envahis par toute une racaille
De suborneurs, de fanatiques et d'espions.
Cette "lie", reliquat des révolutions
Est assoiffée de sang! Pour être satisfaite
Elle prend aussi bien des innocents, la tête.
Max, mon fils, qui vivait chez vous, chez un Français
Devait, sans doute, être chaque jour épié
L'ont-ils pu supposer ennemi de la race
L'ont-ils tué?

Francine.- (avec haine) Ils en auraient bien eu l'audace
Les nazis n'ont jamais reculé devant rien,
S'ils commettent un meurtre ils croient servir le Bien!
C'est religieusement qu'ils tuent ces fanatiques,
Leurs bourreaux sont pour eux de fiers guerriers stoïques.
Non! Max mon fiancé ne s'est jamais enfui!
Les nazis ont dû le guetter... et la nuit
Tandis que tout dormait, ils l'ont fait disparaître.

Bernard.- Je ne puis pas croire à cela!

Francine.- Où peut-il être?
Alors? Pourquoi donc se cacher la vérité?
Il est mort, je le sais et je l'ai tant pleuré
Que je ne puis mentir même devant son père
Tant ma douleur est vive et mon malheur sincère.
Pourquoi vouloir en vain et toujours espérer?
Max est mort! je le crie, les nazis l'ont tué!
Ce sont de vils bandits qui ne rêvent que guerre!
Ils l'ont tué parce qu'il n'était pas militaire!
Il avait vingt-cinq ans, et pour eux, il devait:
S'enrôler, faire le pantin, parader.

Frapper de ses talons le pavé en cadence
Et crier: Vive Hitler, Hourrah! À Bas la France!
Voilà ce qu'ils voulaient, voilà leur idéal!
Un cortège pompeux, hideux et colossal!
Ils l'avaient approché pour cet anniversaire
Du nazisme à Berlin où chaque militaire
Devait participer. Ainsi ce groupement
Sous les ordres d'Hitler devait apparemment
Réunir ce jour-là le plus d'hommes possible.
Max a dû refuser, vous voyez, c'est plausible
Et devant son refus, les nazis ont pensé
Puisqu'il vivait ici, chez nous, chez un Français
Que Max reniait donc ses devoirs, sa Patrie!
Voilà ce qui leur fit commettre l'infamie
De cet assassinat!

Karl.- Hélas, ma chère enfant
Nous arrivons l'un l'autre au même dénouement.
Je savais bien! Je me disais parfois: espère
Pour tromper ma douleur. C'est que je suis son père
Et mon coeur ne veut point entendre ma raison.
Je me dis: Max est mort! Une voix répond: non!
Cette secrète voix qui m'ouvre l'espérance
Cette intuition, trouve en mon coeur sa résonnance.
Je ne suis pourtant pas esprit superstitieux
Je raisonne, je veux savoir. Oh! oui, je veux.
Je ne peux pas poursuivre en vain une chimère
Et pourtant malgré moi, mon coeur toujours espère!
Dites, mon cher Bernard est-ce que Max n'était pas
En contact avec des.... des nazis... des soldats?
C'est qu'ils font aujourd'hui si bien leur propagande
Qu'ils ont fanatisé la jeunesse allemande;
Et presque cent pour cent de nos étudiants
Tous, enthousiasmés, se sont joints à leur rangs.
Max a peut-être aussi subi leur influence.
Il redoutait... d'être avec nous en divergence
D'opinion... et plutôt que vouloir s'expliquer
Il s'est enfui!

Francine.- Non! j'aurais bien remarqué
Un changement dans sa façon de se conduire.
Je l'aimais, il m'aimait; il pouvait tout me dire.

Karl.- Mais il savait aussi que votre père est mort

Au front. Cette pensée devait le gêner fort.
Car comment expliquer sa haine pour la France
S'il vivait avec vous en bonne intelligence
Comment aurait-il pu vous dire:... je suis fier
D'aller servir le libérateur, notre Hitler,
Qui saura supprimer le traité de Versailles
Et donner aux Français de vertes représailles?
Puis devenus pour lui ses premiers ennemis
Du Fuhrer soutient bien cette thèse
Max avait ses raisons pour qu'ainsi il se taise.

Bernard.- Mais Max est cependant un homme intelligent,
Comment peut-il servir Hitler, ce conquérant?

Francine.- Ah! non Monsieur Siegfried je ne peux pas y croire.
Max était comme nous, pacifiste notoire
Il nous l'a dit cent fois.

Claire.- (angoissée) (au loin musique militaire, acclamations.) Oh! mais
qu'est-ce qui arrive?
Voyez, là-bas, tous ces soldats français sur l'autre rive.

Francine.- Et ici, regardez les troupes d'Hitler
Elles avancent!

Bernard.- Comment?

Karl.- Hein quoi?

Bernard.- (très émotionné) Hélas, mon cher
Les Nazis et les Français s'affrontent
C'en est fait de la paix!
(bruit de musique et d'acclamations)

Karl.- Les clameurs montent!

Claire.- Cette zone devait par vertu des traités
Ne pas être envahie!

Francine.- Ah! Les calamités,
Les combats furieux vont encore renaître
Voyez-les défiler! Comment peuvent-ils être
Ici? La guerre est-elle déclarée?

Bernard.- Mais non!
Si la guerre était déclarée nous le saurions.
Francine, je t'en prie, n'ouvre pas les fenêtres,
Ils sont par trop bruyants.

Claire.- (avec haine) Ah! les lâches, les traîtres!

Karl.- Je vous en prie madame, ayez pitié de moi
Je suis un Allemand!

Francine.- (avec un lyrisme qui monte crescendo) Pouvez-vous avoir foi
En votre nation et dans ses fanatiques?
Qui viennent déchaîner de nouvelles paniques?
Le monde en ce sept mars doit frémir de terreur,
Voyez-les défilier en acteurs de l'Horreur!
Cruels, roides et fiers, les yeux pleins d'insolence
Jubilant d'affoler l'univers et la France.
Regardez nos soldats là-bas, tristes, inquiets;
Enfin regardez-les, ont-ils ces airs guerriers?
Ce sont de braves gens qui subissent l'offense
Qui veulent éviter encore la souffrance
Des mères et des soeurs, des veuves, des enfants
Ils sont hommes! et non pas de furieux combattants.
Regardez l'Allemand, songe-t-il à sa mère?
Ah! non! il est trop fier de déchaîner la guerre!
Quelque chose d'affreux s'exhale de leurs rangs
Qui vous serre le coeur (horrifiée) Ah! ils sont effrayants!
Tandis que l'univers à l'angoisse est en proie
Ils défilent marquant leur affreux pas "pas de l'oie".

Bernard.- Calme-toi, ma chérie.

Karl.- Croyez ma pauvre enfant
Que je souffre de voir ce tableau décevant.
(très ému) J'avais toujours rêvé d'une Allemagne aimable
Réglant ses démêlés, un jour à l'amiable.
Et je suis chagriné de voir en notre temps
Ce recours à la force odieux et insolent.
Mon Dieu, je vous en prie, évitez cette guerre!
Faites que les Français soient sages, et sachent faire....

Claire.- (avec haine) Encore de nouvelles, et, folles concessions?
Et, leur laisser le temps pour les préparations,
D'un massacre certain? Ah! non. Moi, je suis mère.

Ils ont tué mon fils à la dernière guerre
S'ils reviennent encore provoquer les Français,
Et bien! nous sommes prêts; nous allons les chasser
Écraser l'Allemand guerrier, cette vipère
Qui veut encore....

Bernard.- (la coupant avec autorité) Ah! non tais-toi, je t'en prie, Claire!
Pense à Monsieur Siegfried, aux autres Allemands
Qui ne sont pas fanatisés, ni provocants.
Un peuple entier ne sombre pas dans la démence!
Usez, je vous en prie, de votre intelligence.
Si les passions encore guident l'Humanité,
Et si vous ne voyez partout qu'hostilité.
C'est à désespérer de notre espèce humaine.
Songez qu'on ne résout jamais rien par la haine.
Montrez plus de sang-froid; si l'Allemand a tort
Les nations lui feront respecter leur accord.

Francine.- Oh! oui, vous grand-papa votre ton pacifique
Est....

Bernard.- (très noble et avec une grande autorité) Ce qu'il y a encore de
mieux; de plus logique.

Claire.- (enflammée) Ah! ça Français as-tu donc perdu la raison?
Ils ne discutent pas eux! Ce bataillon
Qui marche au pas de l'oie ne saurait te comprendre;
Il dira qu'on a peur, qu'on n'ose se défendre...

(les bruits diminuent d'intensité)

Bernard.- Et nous aurons alors prouvé, au monde entier que notre peuple
est avant tout: civilisé!

Karl.- (avec une certaine admiration)
Je suis heureux, Bernard, que parmi tant de haine
Qu'au bruit de ces soldats, cette bêtise humaine,
Ces fracas de tambours, et d'exclamations,
Cette furie du meurtre et d'exterminations,
Il s'élève une voix toute intellectuelle.
C'est la voix du penseur, c'est l'âme universelle
De l'Homme pur qui sait opposer la raison
À cette barbarie en représentation

(la musique et les acclamations montent)

Claire.- (ironique) Ah! ils se moquent bien de vos discours d'apôtres.
Ces nazis n'ont qu'un but: "Exterminer les nôtres"!

Francine.- Tandis que vous parlez au nom de la raison

(Bruit plus fort)

L'écho de leur fureur, écoutez vous répond!

(acclamation et musique)

Claire.- (avec anxiété à la fenêtre) Nos soldats sont là-bas, ils sont inquiets, ils guettent
Ces nazis insolents qui rêvent de conquêtes.

Bernard.- (avec angoisse) Pourvu que les nazis ne les provoquent pas!
Un seul coup de fusil pourrait marquer le pas
D'une effroyable et monstrueuse échauffourée!
La guerre s'ensuivrait!

Karl.- (angoissé) Mon Dieu! cette journée
Serait donc le début d'un conflit mondial?

Francine.- (à la fenêtre) Les Allemands leur font un accueil triomphal,
Tous les civils de Kahl sont là qui les acclament!
On leur serre les mains et les filles se pâment
Au bras de ces guerriers.

Karl.- Ils ont rompu les rangs?

Francine.- Oui ils sont entraînés par des gens délirants.

Karl.- S'ils ont rompu les rangs, ce n'est donc pas la guerre.

Francine.- Et qu'est-ce donc alors, ici, ils viennent faire?
Puisque la Rhénanie par vertu des traités...

Claire.- (la coupant) Les traités sont, pour eux, des chiffons de papier.
Ils ne respectent rien! Ce geste d'insolence
Pourrait leur coûter cher!

Karl.- (alarmé soudain) Mon Dieu! quelle imprudence!

Tous.- Quoi?

Karl.- (avec crainte) Hé! Nous n'avons pas acclamé les soldats;
Ils ont dû remarquer notre froideur

Claire.- (outrée) Ah? ça
Ils peuvent bien courir pour que je les acclame.

Francine.- (outrée) Il fallait acclamer ce bataillon infâme?
Et pourquoi s'il vous plaît?

Karl.- Hélas! vous savez bien
Qu'il faut qu'en ce régime on fasse le pantin
Sinon les délateurs du Führer, ce despote,
Nous dénoncent et, nous font, en guise de riposte
À toutes nos froideurs, des humiliations!
Ne pas les acclamer mérite punition!
C'est pourquoi vous voyez partout l'enthousiasme
Qui vient de la frayeur, plutôt qu'il naît de l'âme.
Celui qui ne crie pas en l'honneur du nazi
Se déclare ennemi de ce triste parti.
J'ai bien peur que l'on ait remarqué notre calme
Et que notre silence ait éveillé l'alarme.
On sait, je crois, à Kahl que vous êtes français
Nous risquons, je le crains, de nous faire expulser.

Bernard.- Hé! mon Dieu! cher ami, ce serait fort possible!

Claire.- (avec arrogance) S'ils viennent, je veux bien, moi leur servir de
cible,
Mais avant de mourir, et, sans la moindre peur
Je leur dirai un peu ce que j'ai sur le coeur.

(on sonne)

Claire.- On a sonné.

Tous.- Oui!

Francine.- (qui est à la fenêtre) Oh!

Tous.- Quoi?

Francine.- Je vois toute une escorte

De soldats discutant ici, à notre porte.

(on sonne)

Claire.- (illuminée et fière) N'ayez pas peur c'est moi qui vais les recevoir; Je ne suis pas fâchée d'ailleurs d'aller les voir.

Bernard.- (noble, s'interposant) C'est moi qui dois ouvrir.

Claire.- Je veux me satisfaire.

Ils ont tué mon fils et bien! qu'ils tuent sa mère!
Je vais malgré mon âge et malgré le retard
Leur crier mon mépris. Il n'est jamais trop tard
Pour bien faire!

Bernard.- (s'interposant avec autorité) Non! ce n'est pas ta place mon amie.

Claire.- Laisse-moi leur crier toute leur infamie.

(À ce moment on entend de la coulisse un bruit de porte qu'on ouvre violemment, des pas de soldats dont les souliers à clous font un bruit sinistre.)

Bernard.- Ils ont ouvert la porte!

Karl.- Ils vont entrer ici!

Francine.- (avec force et héroïsme) Et bien! tant mieux!

Claire.- (illuminée et héroïque) Qu'ils entrent donc! Seigneur merci!

JEU DE SCÈNE.

À ce moment la porte du salon s'ouvre, violemment poussée par deux soldats en tenue de guerre; sitôt ce geste fait, ils se mettent au garde à vous figés dans une raideur toute aryenne. Deux autres nazis dans la même tenue et en armes, se sont placés derrière les deux premiers. Les quatre figurants doivent être magnifiquement habillés. Ce sont des athlètes de six pieds de haut; le mouvement a été extrêmement rapide et d'une brutalité révoltante. Les personnages en scène ont un élan de révolte vers eux, mais presque simultanément apparaît un officier nazi casqué, tenue de guerre; les soldats avec un parfait ensemble présentent les armes. Les personnages sont frappés de terreur et reculent épouvantés. L'officier, le monocle à l'oeil, le masque insolent, le regard dédaigneux fait le salut naziste. Puis il commande à ses

hommes avec une autorité qui donne le frisson. La rapidité et la brutalité de cette scène muette doit faire un effet sensationnel. Elle n'est pas réalisable avec des figurants improvisés. Il faudrait chercher ces quatre hommes parmi les jeunes recrues de la police ou dans la milice régulière: ils devront tous être à peu près de taille égale. Il faut qu'ils soient des militaires de métier et naturellement convenablement rétribués. (costumes à Boston).

Max.- (commandant avec autorité) Reposez... Armes! Demi-tour à droite. Droite!

(allant au milieu d'eux, ils sont maintenant dos au public.)

Montez la garde et repoussez ceux qui convoitent
Des sensations. En Avant-Marche... et attention

(désignant les personnages en scène)

Je vous rappellerai pour leur punition. (les soldats ont disparu avec toute la raideur possible). (les personnages en scène sont atterrés).

Claire.- Oh! non!...

Francine.- Max, c'est toi?

Karl.- Toi mon fils?

Bernard.- En militaire?

Je lui disais toujours de détester la guerre
Je vois de mes conseils, hélas, les tristes fruits.

Max.- (avec arrogance) Je ne suis pas, Monsieur, un traître à mon pays!

Karl.- (lui tendant les bras) Eh bien! Max, tu ne viens pas pour embrasser ton père?

Max.- (il reste figé) Non! Mon premier devoir est d'être très sévère.

Karl.- Oui, je sais, je comprends: tu veux laisser penser
À tes soldats que tu dois nous interroger.

Max.- (autoritaire) Et c'est précisément ce qu'ici je viens faire.

Tous.- Quoi?

Karl.- Mais il plaisante!

Francine.- Max, quel est ce mystère?
Pourquoi es-tu parti? Pourquoi t'es-tu sauvé?
Nous devons au printemps, tu sais, nous marier.

Max.- N'y comptez plus! Je dois épouser une aryenne
Comme tout bon croyant en la règle hitlérienne.

Karl.- (allant à lui) Mais je t'en prie ne reste pas ainsi figé
Max, mon fils, tu vois bien que je veux t'embrasser.

Max.- Ne portez pas la main sur moi, j'ai juré d'être
Discipliné, soumis à mon auguste maître.

Tous.- Quoi?

Karl.- La plaisanterie a trop duré.

Max.- Je ne plaisante pas. Je dois interroger.
Nos troupes ont passé tantôt sous vos fenêtres
Que faisiez-vous?

Francine.- Nous méprisions ces tristes êtres
Vos mercenaires criminels, vos assassins,
Les ennemis jurés du reste des humains.

Max.- (toujours sec) C'est bien! Vous passerez tous en Conseil de guerre
Pour mépris aux respects dus à notre bannière,
Car aucun d'entre vous, et, ce fut remarqué,
N'a daigné s'incliner, ni même saluer.

Claire.- Moi j'ai tendu le poing vers l'hideuse oriflamme!

Max.- (très dur) Cette provocation, vous la paierez madame.

Karl.- Et c'est toi, toi, mon fils, qui oses menacer?

Max.- Je remplis mon devoir, je suis un officier
Service commandé, donc en cette occurrence
Je dois être inflexible.

Francine.- (narquoise) Avec quelle élégance!

Max.- J'ai déjà trop tardé

Bernard.- Faites votre métier.

Max.- Vous devriez déjà tous être prisonniers!

Claire.- Mais je crois qu'on ne doit rien perdre pour attendre.

Karl.- (qui veut l'excuser) S'il parle ainsi voyons c'est parce qu'on peut l'entendre.

Max.- Je n'ai rien à cacher, je remplis mon devoir
Et vous ne semblez pas vous en apercevoir.

Karl.- (qui ne veut pas le croire) Comment tu oserais emprisonner ton père?

Max.- Je n'ai pas de parents! Je suis un militaire
La consigne avant tout; et j'ai prêté serment
D'accomplir mon devoir quel que ce soit le moment.

Karl.- (menaçant) Max! Si tu continues!

Claire.- (outrée) Quittez cette posture
Ou je vais vous cracher, moi en pleine figure!

Bernard.- Non , laisse ce soldat et ne te commets pas
À descendre avec lui vers un degré si bas.

Francine.- Tu vois bien, grand'maman qu'ici tout nous sépare,
On ne saurait parler avec un tel barbare!

Bernard.- (ironique) Mais non! Il se conduit en nazi fier et pur!

Max.- Suivez-moi, je vous prie, à la "Kommandatur".

Claire.- Appelez vos soldats pour qu'ils nous brutalisent.

Max.- (remontant) Je vais les appeler.

Karl.- (l'arrêtant) Ne fais pas de bêtises!
Et pense que je suis encore un Allemand.

Max.- On ne le dirait pas, surtout en ce moment!

Karl.- Et crois-tu donc qu'il faut se montrer inflexible
Pour être un Allemand?

Max.- Oui!

Karl.- (outré) Oh! Tu es impossible!

Francine.- Et dire que j'aimais cet homme avec ardeur!

Max.- Mais j'avais, moi aussi, commis la même erreur.
Puisque vous m'insultez; il faut que je vous dise,
Que je réponde un peu à toute la sottise
Que vous m'attribuez! Je suis un Allemand
Un pur et j'en suis fier! Oui! même en ce moment!

Je viens vous arrêter! mes amis et mon père!
Ce n'est pas un plaisir! Tant pis! je dois le faire!
Je mourrais s'il le faut, avec la même ardeur
Pour les idées de notre Hitler, mon dictateur.
LE SEUL QUI AIT COMPRIS LA TERRIBLE SOUFFRANCE
Des jeunes! **LE SEUL** dont la belle intelligence
A SU NOUS RAMENER AU SIÈCLE OÙ NOUS VIVONS.
Nous nous sommes groupés près de lui, par millions.
PENSEZ-VOUS QUE L'ON SOIT TOUS IDIOTS OU STUPIDES?
Oh! moi tout au début, j'étais des plus timides,
Mais quand je l'ai compris, j'ai dit: **IL A RAISON.**
Je vais même en donner ici l'explication.
Partout autour de vous, jugez un peu la vie:
Chaque jour vous voyez renaître l'infamie;
Les hommes sont menteurs, vils, mauvais et capons
Hypocrites, sournois...ça! Je vous en réponds!
Ils masquent leurs défauts avec tant de finesse
Que lorsqu'ils volent, ils volent avec politesse.
Incapables d'être loyaux, fidèles, francs?
Ils se disent: **Civilisés**, ces bons plaisants.
MAIS ILS NE LE SONT POINT! NOUS! NOUS JETONS LE MASQUE
On dit: Hitler est fou! Il agit en fantasmagorie?
Pas du tout! Il se montre un homme de son temps,
AVEC TOUS SES DÉFAUTS QU'IL EXPOSE À TOUS VENTS.
Hitler c'est la franchise audacieuse et sincère!
Et non l'homme civilisé, ce vil faussaire
Qui parle de bonheur, justice, liberté,
EN CHERCHANT CHAQUE JOUR À NOUS MIEUX EXPLOITER.

Hitler est franc! Il dit au monde ce qu'il pense.
Son peuple vit courbé sous l'affreuse souffrance.
L'univers s'est ligué contre lui, tout ENTIER
On lui défend pourtant de se fortifier.
Il passe outre et répond héroïque et sincère:
MON PEUPLE DOIT AVOIR SA PLACE SUR LA TERRE.
Vous m'encerclez avec vos armées, vos canons,
Moi j'ai des hommes prêts à mourir par millions;
Ils se sacrifieront pour que leurs enfants vivent.
Ils ne croient pas à ces monstrueuses sottises
De vos diplomaties confuses et sans nom
Qui prétendent châtier à grands coups de sanctions;
L'INTÉRÊT SEUL VOUS GUIDE ET VOUS ÊTES COMPLICE
(Quand vous devez gagner) AVEC DAME JUSTICE.
Mais dès lorsqu'il s'agit d'être juste vraiment
Vous vous retirez tous sans perdre un seul instant
Vous le verrez demain. Partout la Rhénanie
Va devenir le grand sujet. Et l'Éthiopie
Que vous défendiez tous par pure humanité
(Sans savoir que l'Anglais à son tout bas vous le dictait)
Sera laissée bientôt à son sort qui s'empire,
Car la question rhénane inquiète plus l'Empire.
Puisqu'il en est ainsi ne parlons plus d'accord
Et revenons tous à "La Raison du plus Fort"
Qui semble devoir être en ces temps, la meilleure.
Nous devons être Forts! Nous sommes à cette heure
Revenus à des lois que nous croyions d'antan.
Montrons-nous donc martiaux, enthousiastes, confiants.
Ceux qui n'ont pas compris? Tant pis! on va leur faire
Goûter un peu la discipline militaire.
Vous êtes de ceux là! Car vous avez tantôt
Méprisé les honneurs dus à notre drapeau.
Vous serez donc châtiés pour une telle offense
Préparez-vous! J'attends, et faites diligence!

(il sort)

Karl.- (pleurant) Et c'est mon fils!

Francine.- (ironique) Mon fiancé!

Claire.- Ne dis pas ça!

Nous ne connaissons pas cet orgueilleux soldat.
Mais les Français sauront venger cette infamie.

Qu'il nous expulse donc!

Bernard.- Calme-toi mon amie!

Claire.- (en furie) Non! c'en est trop, Français, je ne me tairai pas!
Ils me tueront, mais je ne leur céderai pas!
Devrons-nous donc plier toujours sous l'insolence!
C'est par notre douceur qu'ils méprisent la France.
Ces brutes ne sont pas des hommes; nous devons
Les traiter comme ils font, à grands coups de bâtons.
Pour l'instant ce sont eux qui sont ici, les maîtres.
Allons-nous, nous livrer à eux comme des traîtres?
Consentez-vous à devenir leurs prisonniers?
Préférez-vous être par eux fous, fusillés?
Moi, j'aime mieux mourir en Française héroïque
Dont les miens châtieront ce peuple fanatique!

Bernard.- Et c'est ainsi que l'on déchaîne les conflits.
L'un ne veut pas céder sa vertu s'y oppose,
L'autre a raison de provoquer (Il le suppose!)
Et l'on se bat quatre ans, tous, pour aller chercher
La Justice, le Droit qui doivent triompher.
On tue pour ses vertus par millions, la jeunesse.
Les ruines, les malheurs s'accumulent sans cesse.
On signe enfin la paix. On fait des mécontents,
Qui préparent alors d'autres conflits sanglants.
La crise bat son plein et chacun se menace
Tous les pays réclament au soleil leur place;
Pour imposer leur volonté, toujours ils font
Revoter des milliards pour de nouveaux canons.
Sitôt qu'on a fini, vite l'on recommence.
Humains comprendrez-vous enfin votre démente?
Laissez-vous parler votre esprit et votre cœur?
Quand vous liguerez-vous en bloc contre l'Horreur?
Vers l'idéal de paix, montons à la conquête,
Si notre humanité n'est pas encore parfaite,
Que les hommes d'honneur, de bonne volonté
Refusent la lutte entre la chrétienté.
Notre Seigneur a dit que nous étions tous frères,
Il a, souvenons-nous, condamné toute guerre,
"Celui qui vaincra par le fer périra par
Le fer!" Rappelons-nous avant qu'il soit trop tard
Que la Justice du ciel est la seule Divine.
Un guerrier est celui, qui pour Elle: assassine.

Voyez mon cher Siegfried c'est bien simple pourtant.

(lui tendant la main)

Qu'un Français serre la main d'un Allemand.
Nous avons tous les deux une commune estime
Songerions-nous jamais à recourir au crime
Si quelque différend s'élevait entre nous?

Karl.- Nous sommes de ces vieux que l'on juge trop doux.
Mais j'ai foi dans la vie même en mon Allemagne
Et malgré ses préparatifs de campagne
Je veux croire à des jours meilleurs.

Bernard.- En vérité
Les hommes comprendront, c'est simple, c'est facile.
Ils n'ont qu'à tous ouvrir notre Saint Évangile
Et bien en pénétrer tout le charme Divin
Alors ils connaîtront de l'honneur, le chemin.

LES PORTES S'OUVRENT AVEC FRACAS: LES GUERRIERS ENTRENT!

Max.- (avec arrogance) Tiens, vous n'êtes pas prêts? Tant pis! Il faut me suivre.

CLAIRE A UN MOUVEMENT. BERNARD LA RETIENT. IL VA DANS UN GRAND SILENCE SE PLACER AU MILIEU DES SOLDATS ET IL DIT AUX AUTRES PERSONNAGES:

Tenez! Donnons-leur donc une leçon de savoir-vivre.

ET LE RIDEAU BAISSÉ.